

Citation style

Triaud, Jean-Louis: Rezension über: Shamil Jeppie / Souleymane Bachir Diagne (eds.), *The Meanings of Timbuktu, Le Cap*: HSRC Press in association with CODESRIA, 2008, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2009, 4 - Afrique, S. 930-932, DOI: 10.15463/rec.1189721752, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

leurs terrains et comment l'impôt est exprimé en termes de pourcentage des récoltes, un pourcentage qui semble toujours négociable. Seule édition d'un document foncier dans cet ouvrage, on regrette néanmoins que le texte amharique du document ne soit pas publié. Hussein Ahmed aborde la question des donations de terre *waqf* dans la région du Wällo à partir d'entretiens réalisés à Addis-Abeba. Les *waqf* auraient été attribués aux ulémas et aux mosquées par la noblesse musulmane, sans que cela ne nécessite d'autre promulgation qu'orale d'après les informateurs, ce que l'auteur remet en doute. La politique violemment anti-islam de Yohannes IV aurait mis un terme à cette pratique. Si cette étude était en 1993 « pionnière et donc incomplète », on regrette que cette question soit toujours aujourd'hui une des *terra incognita* des études éthiopiennes. Enfin, Allan Christelow étudie les documents du tribunal de l'émir de Kano dans le nord de l'actuel Nigeria en 1913-1914, ce qui ouvre des perspectives nouvelles par rapport aux études basées sur des documents fiscaux et administratifs produits par la puissance coloniale. Les documents arabes du tribunal de Kano permettent en effet d'appréhender certaines des réalités des situations foncières et non pas uniquement les questions de la perception de l'impôt par l'État colonial. A. Christelow montre ainsi comment se concilient les longues absences des marchands pratiquant le commerce longue distance avec une assise foncière importante assurant la stabilité de l'État. Les statuts *amana* (selon lequel la terre est confiée à un esclave ou à une épouse lors d'une absence prolongée du propriétaire) et *waqf* tendent d'ailleurs à se confondre dans les textes arabes produits à Kano.

Cet ouvrage dense et innovant croise des questionnements scientifiques essentiels à la compréhension des structures étatiques africaines. Il révèle la diversité des approches et lance de nombreuses pistes de réflexion, autant pour la réalisation de futures études de cas que pour la maturation d'une pensée plus théorique. On regrettera simplement que les bibliographies n'aient pas été remises à jour.

**Samil Jeppie
et Souleymane Bachir Diagne (éd.)**

The meanings of Timbuktu

Le Cap, HSRC Press, 2008, XIII-376 p.

Assiste-t-on au retour d'un mythe ? Les manuscrits de Tombouctou en effet fascinent, ces ouvrages et commentaires de sciences islamiques, classiques de la culture arabe ou archives régionales sur le commerce, l'esclavage..., qui datent en majorité des XVIII^e et XIX^e siècles.

Après une « période française » qui vit l'édition bilingue des *Tarikh*, œuvres historiques locales, par Octave Houdas et Maurice Delafosse au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'intérêt scientifique pour ces manuscrits s'est renouvelé plus récemment. Déjà, fin 1967, une mission de l'UNESCO, dont John Hunwick fut l'interprète, avait recommandé la création à Tombouctou d'un centre de conservation des manuscrits. Inauguré en 1973, le Centre de documentation et de recherches Ahmed Baba (CEDRAB) représente, avec plus de 18 000 manuscrits, le fonds le plus important de l'Afrique subsaharienne, à côté duquel d'autres fonds privés se sont organisés, qui rassemblent près de 10 000 manuscrits. Transformé en « Institut des hautes études » en 2000, l'IHERIAB bénéficie depuis d'un mécénat important de la Fondation Ford, par ailleurs fortement impliquée dans toutes les opérations de réhabilitation des manuscrits de Tombouctou, et qui a également soutenu le « Tombouctou Manuscript Project » lancé par l'université du Cap. Ce projet, qui faisait suite à un voyage historique du président Thabo Mbeki au Mali fin 2001 et s'inscrivait dans l'agenda politique sud-africain de la « Renaissance africaine », est destiné à analyser et publier les manuscrits et à former des chercheurs. En 2004, la présentation d'un projet de sauvegarde associant Northwestern University, depuis longtemps impliquée dans ces actions, et plusieurs institutions norvégiennes et maliennes venait compléter ce dispositif et consolider une présence plus ancienne.

Richement présenté et illustré, l'ouvrage s'inscrit dans cette chaîne d'initiatives et en constitue une vitrine. Tombouctou est bien le cœur du sujet, mais le livre couvre une scène élargie : avant, autour et au-delà de Tombouctou.

Après un rappel des sites urbains anciens dans la boucle du Niger par Roderick McIntosh, Jonathan Bloom traite de la question préalable du papier, notant le rôle des importations de papier italien par Tripoli, surtout à partir du XVII^e siècle. Concernant la calligraphie africaine qui illustre les exemplaires du Coran, Sheila Blair rappelle qu'O. Houdas fut le premier à caractériser une écriture « soudanaise », dérivée de la maghrébine. Timothy Cleaveland analyse la nature évolutive des échanges intellectuels entre Tombouctou et Biru/Oualata, une escale du commerce transsaharien à plus de 200 km à l'ouest. Une étude analogue sur les relations entre Djenné et Tombouctou aurait été également bienvenue. L'auteur nuance les simplifications qui ont prêté une universalité à Tombouctou et fait de ses manuscrits une production de la seule Afrique « noire ». Il rappelle qu'il n'y eut pas d'institution universitaire, au sens moderne ou médiéval du terme, mais des structures plus informelles de transmission du savoir, et que ce milieu savant est clairement multi-ethnique (négro-berbéro-arabe) et culturellement attaché à des références arabes. Paulo de Moraes Farias offre, à partir de ses recherches épigraphiques dans l'est de cette zone, une réévaluation du genre littéraire des *Tarikh*, né à Tombouctou pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, et qui a nourri l'historiographie des « empires soudanais médiévaux ». Il reprend les conclusions de son maître ouvrage de 2003¹, soulignant la fonction de « réinvention », par les auteurs, du passé de l'État songhay dans le contexte de l'occupation marocaine.

À la suite de l'article de Moulaye Hassane qui pose la question de l'ajami, l'écriture des langues africaines en caractères arabes, Hamid Boboyi examine la littérature ajami, en peul et hausa, dans le califat de Sokoto (XIX^e siècle) où elle sert d'instrument de la propagande jihadiste, puis d'outil de protestation contre les évolutions « mondaines » du califat. Il y manque une mise au point sur les manuscrits ajami de Tombouctou. Dans *Sudanic Africa*, J. Hunwick, le spécialiste reconnu des manuscrits subsahariens, signalait, d'après les catalogues du CEDRAB, une lettre en tamacheq et plusieurs poèmes et lettres en songhay, seuls exemples, à sa connaissance, de songhay écrit en lettres arabes².

Le califat de Sokoto est à nouveau pris pour référence par Murray Last dans sa contribution sur les bibliothèques. En extrapolant à partir de chiffres connus, l'auteur parle de 250 000, voire de 500 000 titres, en comptant les petits manuels et les documents de quelques folios présents dans les palais des princes et les maisons des lettrés. M. Last reprend la question de l'importation du papier et propose une périodisation de la production manuscrite locale, soulignant son rôle dans l'essor du *jihad*, puis dans l'expression de sujets plus banals. Beverly Mack annonce par son titre une étude sur les femmes lettrées au Maroc et au Nigeria aux XIX^e-XX^e siècles. L'essentiel de sa contribution est consacré à Nana Asma'u, fille de Usman dan Fodio, également bien connue par les travaux de Jean Boyd. Ces trois contributions constituent un véritable « dossier Sokoto » au sein du livre, décentrage utile vers l'est qui mériterait un décentrage symétrique à l'ouest, du côté de la Mauritanie, autre grande productrice de manuscrits.

Yahya Ould el-Bara, Mahamane Mahamoudou et Abdel Wedoud Ould Cheikh composent un dossier « Kunta » respectivement sur la biographie de Sidi al-Mukhtar al-Kunti (m. 1811), puis ses travaux, et enfin sur Sidi Muhammad al-Kunti (m. 1826). Ces présentations rappellent les liens privilégiés de ces lignages sahariens commerçants et savants avec Tombouctou (dont les fonds comptent nombre de manuscrits kunta). Muhammad Diagayet a choisi, pour sa part, de consacrer une *wafaya* (nécrologie pieuse) à l'un des « luminaires » de Tombouctou, un lettré (m. 1975) venu d'Arawan, plus au nord.

Le volume se poursuit avec la présentation des fonds des bibliothèques tombouctiennes, puis par celle de deux actions scientifiques plus vastes : la série imprimée « Arabic Literature of Africa » (ALA), née dans les années 1960 et consacrée à l'inventaire des manuscrits subsahariens, et le Arabic Manuscript Management System (AMMS), une banque de données informatisée née en 1987-1988 à partir d'une bibliothèque privée de Boutilimit (Mauritanie), étendue ensuite aux catalogues de plusieurs fonds ouest-africains (dont ceux du CEDRAB et de la bibliothèque umarienne de Ségou, à Paris). Ce catalogage bilingue (arabe-anglais), doté d'index multiples, offre aux chercheurs

des possibilités d'enquêtes sur un corpus de plus de 20 000 titres.

La dernière partie mène le lecteur « au-delà de Tombouctou », avec les contributions de Sean O'Fahey sur les manuscrits du Soudan et de l'Afrique orientale, y compris les manuscrits swahili, et d'Anne Bang sur les matériaux arabes de Zanzibar (environ 900 titres), constitués par les archives de la dynastie omani et des ouvrages locaux.

À titre de conclusion, on se reportera aux quarante premières pages de « prolégomènes », où Samil Jeppie contextualise la découverte de Tombouctou par les Sud-Africains et Souleymane Bachir Diagne analyse la contribution de Tombouctou à une histoire intellectuelle de l'Afrique de l'Ouest : des sociétés subsahariennes ont connu là une expérience littéraire et philosophique, appris à manier des concepts, à user de la logique. Les « significations de Tombouctou » sont dans cette acquisition de savoir-faire. Des hadiths rapportés par Ahmed Baba, l'emblématique lettré tombouctien (1556-1627), confèrent une portée universelle à cette expérience, tel celui-ci : « L'encre du savant est plus précieuse que le sang du martyr. » S'il n'y eut pas, à Tombouctou, d'université au sens propre du terme, il y eut bien, entre le XIV^e et le XIX^e siècle, un milieu intellectuel fécond, dont l'héritage, dûment protégé et étudié, peut reprendre sa juste place dans la généalogie intellectuelle du continent.

Au total, voici un grand ouvrage de communication scientifique, où un certain éclectisme permet d'alterner des présentations à géographie variable sur des thématiques à plusieurs niveaux. À travers Tombouctou, il s'agit de donner un accès plus large au patrimoine des manuscrits subsahariens en langue ou caractères arabes, d'une rive à l'autre du continent, doublant ainsi l'image connue d'une Afrique subsaharienne de l'oralité par celle d'une Afrique de l'écriture.

L'ensemble de l'ouvrage est en anglais. 10 des 26 contributeurs sont des francophones, chercheurs et responsables issus d'Afrique de l'Ouest. Il vaudra la peine que la recherche francophone, à son tour, reprenne le chemin ouvert il y a plus d'un siècle par O. Houdas et mobilise ses ressources autour d'un tel chantier.

1 - Paulo F. de MORAES FARIAS, *Arabic medieval inscriptions from the Republic of Mali: Epigraphy, chronicles, and Songhay-Tuareg history*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

2 - John O. HUNWICK, « Cedrab: The Centre de documentation et de recherches Ahmed Baba at Timbuktu », *Sudanic Africa*, 3, 1992, p. 176.

Maria Benedita Basto

A guerra das escritas: literatura, nação e teoria pós-colonial em Moçambique
Lisbonne, Vendaval, 2006, 318 p.

L'ouvrage propose une analyse originale de la production littéraire au Mozambique dans les années précédant son indépendance (1975) et dans la période qui suivit la mise en place d'un État postcolonial par le Front de libération du Mozambique (FRELIMO) d'obédience marxiste. Ce livre, destiné à un public connaisseur de l'histoire coloniale portugaise, n'aborde pas cette dernière sous ses aspects généraux (histoire de la lutte armée, histoire de l'indépendance...) mais entre directement dans le vif du sujet à travers l'analyse d'archives, de textes littéraires ou non, dont le dépouillement est enrichi par une volonté de recoupement des différentes sources. Un véritable travail de terrain étoffé d'entretiens favorise cette entreprise.

Ceci donne naissance à des analyses textuelles qui font la richesse de l'ouvrage. Ainsi, l'auteur démontre de façon particulièrement éclairante les choix politiques du FRELIMO à travers l'examen de la réécriture par cet organe des poèmes des guérilleros de l'anthologie *Poesia de combate*¹. L'auteur souligne le parallèle entre l'invention de la nation mozambicaine et la création-invention de ces poètes par le FRELIMO.

De fait, l'ouvrage pose la question de la construction de la nation mozambicaine à travers les prérogatives du FRELIMO quant à sa définition de la production littéraire nationale tout en la mettant en perspective, et non en opposition, avec les canons esthétiques définis par le Portugal « impérial » pour ses territoires « ultra-marins ». Le FRELIMO questionne le langage poétique colonial et ses critères ainsi que toute production artistique lui ressemblant – limitant de ce fait la liberté des nouveaux poètes nationaux –, et favorise l'acquisition de la